Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 53 (1917)

Heft: 39

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIIIme ANNÉE

N° 39
Série A

LAUSANNE
29 septembre 1917

L'ÉDUCATEUR

(L'Educateur et l'Ecole réunis.)

Série A : Partie générale. Série B : Chronique scolaire et Partie pratique.

SOMMAIRE : *Le romancier anglais H. G. Wells, et l'éducation. — La classe d'entraînement. — Les réunions de classe. — Informations. — L'art de vivre avec les enfants : La voiture de poupée. — Bibliographie.*

LE ROMANCIER ANGLAIS H. G. WELLS, ET L'EDUCATION

Nombre de lecteurs suisses, qui connaissent bien les romans scientifiques de Wells, ne se doutent pas qu'il a écrit aussi des romans sociologiques, ainsi que des ouvrages de sociologie pure, et qu'il s'est même intéressé aux questions pédagogiques, — ces livres-là n'étant malheureusement pas traduits en français. Wells a été amené à s'occuper d'éducation parce que le spectacle du gâchis qui règne dans notre vie moderne l'horripile, et qu'il cherche dans une meilleure éducation un des moyens d'y remédier. En sa double qualité d'artiste épris d'harmonie, et d'homme de science ennemi du désordre, du gaspillage, il souffre cruellement de l'absence de coordination et de synthèse, qu'il observe dans nos Etats. Riches et pauvres sont trop individualistes, trop inconscients de la solidarité qui nous unit, ils ne recherchent que leur propre intérêt ; encore le font-ils d'une façon bornée et stupide : ils manquent d'imagination et de faculté créatrice. Notre civilisation contient pourtant d'admirables éléments, mais dispersés, donc gaspillés, faute de cohésion. Une synthèse s'impose. Wells la trouve dans le socialisme ; mais il estime que le socialisme n'est encore qu'à moitié sorti des limbes et que, trop souvent, il est plus destructeur que constructeur. Or, la besogne humaine essentielle étant d'*organiser et de préparer l'avenir*, le socia-

lisme que nous expose Wells, — dans une série d'ouvrages profondément intéressants, — est avant tout constructeur et pratique. Son volume sur l'éducation, *Mankind in The Making* (« L'humanité en formation ». Ce livre n'est pas traduit.), fait partie de cette série.

Evolutionniste convaincu, Wells est persuadé que l'humanité est en marche vers un stade supérieur, et il lui semble que, — grâce aux étonnantes conquêtes des cent dernières années, — sa marche, très lente jusqu'ici, ira en s'accélérant toujours. Il estime que tout individu doit subordonner sa volonté au développement de la race, que tout esprit doit s'intégrer dans cet esprit total, qu'il n'a de valeur qu'à ce prix-là ; et que tous les hommes doivent coordonner leurs efforts pour élaborer une organisation de l'Etat qui favorise la synthèse humaine, l'harmonie de tous les individus dans le grand travail collectif, dans un grand effort collectif vers plus de lumière et plus de liberté.

Une des fonctions essentielles de l'Etat libérateur de l'avenir, c'est de se préparer un grand nombre de citoyens vraiment éclairés, sains de corps et d'âme. Comment il doit s'y prendre, voilà le problème auquel est consacré *Mankind in The Making*.

Pour former les futurs citoyens d'un Etat libre, il importe tout d'abord de les affranchir de la tyrannie du passé et de n'avoir pas peur de la pensée hardie, innovatrice, fût-elle subversive, révolutionnaire ; dans l'atmosphère grise de terne médiocrité que l'on crée trop souvent autour de la jeunesse, l'âme ardente s'étiole. Il importe aussi de faire appel à la collaboration intelligente de l'enfant, et cela de plus en plus à mesure qu'il grandit. Que l'enfant sente qu'il devient le collaborateur de l'éducateur, être de chair et de sang, faillible comme lui mais plein de bonne volonté ; qu'il devient son aide dans la grande lutte contre l'ignorance et le mal ; il sera alors animé d'un immense courage pour se vaincre lui-même, pour prendre en main sa propre éducation.

Voyons maintenant le système d'éducation et d'instruction publique que construit Wells. L'idéal qu'il a en vue, c'est de tirer le meilleur parti possible de *tout* le matériel humain. L'Etat a tout intérêt à ce qu'il n'y ait pas de déchets. Or, actuellement, une

petite minorité d'enfants seulement trouvent sur leur chemin ce qu'il leur faudrait pour devenir des citoyens sains, robustes, grands, beaux, intelligents, éclairés, développés de la façon la plus rationnelle, c'est-à-dire en rapport avec leurs aptitudes spéciales. Il y a donc un gaspillage incroyable et fou de matériel humain. Wells commence par exposer des moyens pratiques, très hardis, pour obtenir que les futurs citoyens naissent dans des conditions favorables et qu'il n'en meure pas un aussi grand nombre dans les premiers mois de leur existence. Il préconise, entre autres réformes, *le salaire minimum;* puis des *allocations aux mères* à la naissance de chaque enfant, avec *pension mensuelle payée par l'Etat à la mère, pour chaque enfant* jusqu'à l'âge de quinze ans, et avec *inspection médicale obligatoire.*

Durant les premières années de sa vie, la chose essentielle pour l'avenir de l'enfant est qu'il soit placé dans de bonnes conditions pour acquérir la possession effective de sa langue maternelle. Wells a souvent marqué sa stupéfaction de l'ignorance de leur langue dont font preuve la plupart des Anglais de sa connaissance. « Ils vivent dans notre langue, écrit-il, comme des envahisseurs à demi-barbares dans un gigantesque palais, somptueusement meublé. » Et plus loin : « Une lacune dans le vocabulaire d'un homme, c'est un trou dans son esprit... Les mots qu'il ne possède pas représentent des idées qu'il n'a aucun moyen de saisir clairement. Ce sont des coins de son existence intellectuelle qui demeurent improductifs, ce sont des facteurs qui contribuent à l'empêcher de vivre pleinement. » Il faut que les personnes qui entourent l'enfant ne lui parlent qu'une seule langue, se donnent la peine de la lui parler correctement — on peut se corriger de ses défauts si l'on y tient — et qu'elles s'interdisent absolument l'usage d'un langage de bébé.

Bientôt l'enfant voudra qu'on lui chante des chansons, qu'on lui conte des histoires. Wells souhaite que l'on compose à l'usage des mères, — rappelons-nous que, dans son Etat, toutes les femmes élèveront leurs enfants elles-mêmes puisque l'Etat les paiera pour cela, — un livre charmant où se trouveront réunis les plus jolies chansons de nourrice, les plus exquises petites poésies et

les vieux contes populaires. On y joindra les premières leçons de langue maternelle, accompagnées de conseils judicieux sur la meilleure manière d'enrichir et de préciser le vocabulaire de l'enfant.

Pour le reste, l'éducation que préconise Wells jusqu'à sept ou huit ans n'a rien de nouveau. Ecrivant en 1902, il ne connaissait naturellement pas encore la méthode Montessori.

Suivons maintenant l'auteur à l'école primaire qui est *mixte*. Chemin faisant, il nous explique que l'école à laquelle nous nous rendons est destinée à toutes les classes de la société. Tous les enfants d'un Etat moderne, absolument tous, ont droit à une éducation aussi parfaite que possible; l'Etat y trouvera son profit. Dans notre système actuel, seuls arrivent aux professions libérales — sauf de très rares exceptions — les hommes et les femmes de certaines catégories sociales. Il se trouve parmi eux des non-valeurs en grand nombre, tandis que — faute d'instruction — de belles intelligences sont perdues pour l'Etat.

Wells nous dit encore que l'Ecole n'a, à ses yeux, ni le droit, ni le devoir de chercher à former le caractère. C'est au sein de la famille que se constituera surtout le caractère du futur citoyen. Au reste, l'être social est presque invariablement le produit de la famille et non de l'Ecole. Donc, pas de leçons de morale ni de religion. Seuls, de très rares éducateurs seraient capables de donner un enseignement moral vivant et efficace, les fades discours sont pires qu'inutiles. Mais il existe de beaux livres, récits vrais ou œuvres d'imagination, qui — sans prêcher — racontent des vies héroïques, des actions sublimes. Mettez entre les mains des élèves un nombre suffisant de ces beaux livres et souffrez que l'écrivain et l'âme de l'enfant s'y rencontrent sans l'intervention de qui que ce soit. Lorsque vous aurez établi un gouvernement sain, lorsque la vie économique de l'Etat sera saine et honnête, lorsque les parents seront honnêtes et sincères, derrière leur comptoir ou dans leur bureau, les enfants n'auront plus besoin d'instruction morale, ils respireront le bien. Et jusque là, le plus mirifique des enseignements moraux ne fera que « se muer en hypocrisie au premier souffle du monde ». Travaillez donc à transformer les conditions anormales de la vie actuelle.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'action morale de l'Ecole soit nulle. Il est certaines qualités qui doivent s'acquérir là et non ailleurs : *l'habitude et l'amour du travail, le sens de la perfection dans l'exécution d'un travail, l'invincible conviction que les difficultés doivent nécessairement céder devant une attaque résolue*. De plus, le maître ponctuel, persévérant, juste, sincère, véridique, fait jaillir dans l'âme de ses élèves la noblesse instructive qui s'y trouve à l'état latent.

Ce n'est pas la peine non plus de s'interposer entre l'enfant et la nature, entre l'enfant et la littérature ou l'art, pour lui apprendre ce qu'il doit admirer. Aucun maître n'a le droit de contraindre ses goûts. Qu'on lui apprenne à voir, à observer, il saura bien admirer tout seul.

Nous voici arrivés à la porte de l'école que fréquentent les enfants jusqu'à quatorze ou quinze ans. Quel en est le programme? Pas de latin ni de grec, sauf en ce qui concerne le racines latines et grecques incorporées au vocabulaire de la langue maternelle. Autrefois, l'étude du latin rimait à quelque chose, puisqu'elle introduisait l'élève dans l'édifice des connaissances humaines. Maintenant, le maître de latin perd de nombreuses heures à retenir l'enfant devant le portail tandis qu'il tâtonne avec les clefs, puis il entrebâille la porte d'un palais désormais vide.

La science élémentaire ingurgitée à de jeunes élèves ne vaut rien non plus ; elle est trop superficielle pour avoir une valeur quelconque. « Tout ce qu'on apprend à moitié va au-devant de l'échec. » L'histoire et la géographie, — du reste très mal enseignées en Angleterre, — n'ont, aux yeux de Wells, aucune valeur éducative. Il énonce comme suit le principe qui le guide dans le choix des matières à inscrire au programme : « Si nous examinons la variété des branches qui figurent aux programmes d'enseignement, pour nous en faire une idée générale, nous nous apercevrons que ce qui est d'un intérêt vital, c'est ceci : étendre, augmenter, organiser, et approvisionner cet appareil de compréhension et d'expression que le sauvage possède déjà dans le langage familier. L'affaire urgente de l'école, c'est d'élargir le champ de nos communications avec autrui. Ce n'est que subsidiairement, ou

en tout cas subséquemment, qu'entre en jeu l'idée de façonner — ou de contribuer à façonner — l'homme en train de s'épanouir librement, de manière à en faire un citoyen. Et ce n'est qu'en vertu d'une nécessité secondaire que l'Ecole est devenue un moyen d'inculquer des faits. Les faits font partie de l'instruction scolaire non pour eux-mêmes, mais en vue de nos facultés de communication. Car une base commune de connaissances générales est indispensable pour que les citoyens soient capables de communiquer librement les uns avec les autres. »

Ceci nous amène au projet de programme que voici :

A. Moyens directs de compréhension et d'expression.

1. La lecture.
2. L'écriture.
3. La prononciation correcte de la langue maternelle.

En se développant ces études deviendront ceci :

4. Une étude approfondie de la langue maternelle au point de vue de la culture; ses origines, son développement, son vocabulaire, et
5. Un entraînement sérieux à la composition en prose et à la versification.

En outre :

6. Autant de mathématiques qu'on en peut absorber.
7. Le dessin et la peinture enseignés non comme un art, mais comme une manière d'éduquer et de développer le sens de la forme et de la couleur, et comme un moyen collatéral d'expression.
8. La musique (peut-être) en vue du même but.

B. Apprendre à bien parler, à lire avec intelligence, et à écrire d'une manière suffisante *la langue moderne*, ou les langues modernes, que réclament les nécessités sociales, politiques et intellectuelles du temps.

C. Ajoutons ici une division qui est le développement de A et qui s'épanouit aux degrés supérieurs de l'instruction scolaire de façon à continuer et à remplacer A : *l'acquisition des connaissances* (et aussi de l'art de les acquérir au moyen de livres et de documentation directe) *nécessaires pour participer à la pensée et à la vie contemporaines.*

Afin d'économiser du temps, comme aussi pour empêcher que les maîtres médiocres enseignent par trop mal, Wells voudrait faire préparer — sous les auspices d'une société formée d'hommes et de femmes compétents — des manuels tout à fait admirables. C'est surtout indispensable pour la langue maternelle, particulièrement mal enseignée en Angleterre, paraît-il, parce que là plus que partout ailleurs règne la paralysante tyrannie du passé. « L'enseignement actuel prépare de ces gens qui, en littérature, vénèrent les grands morts, ne respectent parmi les vivants que ceux qui ont du succès, lisent des livres dépourvus de toute valeur, laissant passer — sans même l'apercevoir — la vivante promesse, et renouvellent la provision de cette atmosphère d'azote dans laquelle notre littérature étouffe. »

Ce que Wells cherche à établir avant tout, c'est qu'il est nuisible d'enseigner aux enfants beaucoup de faits. « Assurez à l'homme, dit-il, le complet développement de ses facultés intellectuelles et il se procurera ses faits au fur et à mesure de ses besoins. » L'essentiel, c'est que l'enfant lise beacoup et sache lire avec intelligence, et puis qu'il ait des loisirs. « Que le maître, écrit Wells, mette de côté cinq heures par semaine au minimum pour la lecture, et qu'il laisse, pendant ce temps, les élèves lire ce qu'il leur plaît, à la seule condition qu'ils gardent le silence et qu'ils lisent. Si le maître ou la maîtresse interviennent, cela ne doit être qu'occasionnellement, pour stimuler, par exemple, à une lecture systématique, en incitant un groupe d'élèves à « bûcher » quelque sujet spécial, et en leur montrant à lire le crayon à la main, une feuille de papier à portée, en rassemblant des faits. Cette sorte d'enseignement est impossible à réduire en système et en méthode. C'est là, par conséquent, le véritable champ livré à l'initiative du maître. Et c'est surtout pour laisser du temps et de l'énergie disponibles pour cela que je voudrais réduire les éléments rigoureux de l'instruction scolaire au cours de langue maternelle et à l'étude des textes. Or, toute cette instruction-là n'exige pas plus de vingt heures par semaine pour ce que j'appelle le travail obligatoire : langue maternelle, mathématiques, science et dessin exact, — plus douze heures par semaine pour les occupations plus faciles

et plus individuelles : dessin artistique, peinture et lecture. Il reste donc de la marge en abondance pour les exercices physiques. Si nous voulons obtenir le meilleur résultat possible pour l'individualité de l'enfant, nous devrons laisser une ample portion de temps à sa disposition. Il doit être libre de faire des promenades, de s'occuper de mille riens qui le passionnent, de prendre part à des jeux libres, non imposés, et — dans certaines limites — de s'associer à des compagnons de son choix, bref de faire ce qui l'intéresse. C'est sous ce rapport que l'éducation de la bourgeoisie, en Angleterre, est le plus défectueux actuellement : l'écolier et l'écolière sont absolument pourchassés tant que le jour dure. »

(A suivre.) M. Butts.

LA CLASSE D'ENTRAINEMENT

Ce titre sportif et guerrier m'a été proposé par M. P. Bovet, directeur de l'Institut Rousseau.

Chacun répète qu'il faut éviter le gaspillage. Des publicistes écrivent de gros volumes et demandent à leurs concitoyens de faire un gros effort pour réparer le saccage de la guerre; ils sonnent la mobilisation des énergies. L'école répond à leur appel, étudie le rendement de l'enseignement et les moyens de l'augmenter.

On s'est préoccupé il y a une vingtaine d'années de l'utilisation des moins-valeurs humaines. C'est à ce moment que l'enseignement destiné aux anormaux a pris son grand développement. Il a apporté tant de vues nouvelles et d'expériences précieuses qu'il n'est pas téméraire de lui accorder la place d'honneur dans le mouvement pédagogique de notre temps.

L'enseignement destiné aux anormaux parti de l'idée de l'utilisation possible de toutes les énergies a transformé les déchets humains en valeurs sociales.

La classe d'entraînement procède du même principe. Les classes primaires développent les élèves moyens; elles sacrifient les enfants bien doués qui ne peuvent fournir l'effort dont ils sont capables; elles sacrifient aussi les intelligences lentes, les volontés anémiées, les organismes débiles qui abandonnent leurs études sans avoir acquis une notion précise.

La ville de Mannheim a remédié à ce défaut de l'organisation scolaire en créant les classes mobiles.

Mais il s'agit moins des connaissances à acquérir que des déficits ou des lacunes intellectuels à faire disparaître. La classe d'entraînement, destinée aux enfants non anormaux qui éprouvent des difficultés dans leurs études, se propose d'accélérer le développement intellectuel en utilisant les ressources mentales que l'examen psychologique permet de découvrir. Les élèves peu doués ne sont pas toujours foncièrement inaptes, ils peuvent être les victimes de la nature spéciale de leurs fonctions mentales, ou de la forme particulière de leur intellect. Cette

conception s'est vérifiée dans la presque majorité des cas que nous avons examinés à l'Institut Rousseau.

Le programme de la classe d'entraînement n'est arrêté qu'après l'examen individuel des élèves. Cet examen est établi de telle sorte qu'il ne peut être réussi sans une assimilation parfaite des notions.

Le hasard est éliminé en ce sens que l'échelle des questions part des éléments et arrive insensiblement aux notions complexes. Cet examen est toujours parallèle à un examen des fonctions utiles pour l'étude des branches faibles. La valeur de l'acquis et le résultat de l'examen psychologique sont versés au dossier de l'enfant. Ce sont les termes de la comparaison avec les résultats obtenus à la fin de l'entraînement sur une série de questions et d'épreuves équivalentes de fond mais différentes de forme.

Les dossiers contiennent en outre la détermination du niveau mental, le profil psychologique, les résultats de l'enquête sur le milieu social et le programme individuel établi sur toutes ces données. Le programme comprend les parties suivantes :

1° Enumération des notions élémentaires non assimilées.

2° Enumération des notions accessibles à l'enfant en tenant compte de son âge et de ses aptitudes.

3° Enumération des fonctions déficientes qui doivent être entraînées pour permettre un travail utile. La méthode s'adapte aux besoins des élèves, se plie aux exigences de leur nature.

L'entraînement des fonctions psychologiques permet à l'enfant d'acquérir une technique mentale plus souple. Les élèves peu doués ne souffrent souvent que de maladresse intellectuelle. Les résultats obtenus l'an dernier nous ont convaincu de la légitimité de cette manière de voir. Quelques enfants, après six ou huit mois d'entraînement ont été transformés et se sont adaptés comme leurs camarades à l'enseignement ordinaire.

A intervalles réguliers, les résultats des vérifications de l'acquis et de l'entraînement sont versés aux dossiers des élèves.

Dans la pratique on forme des groupes d'entraînement de dix ou douze élèves. La préparation minutieuse de chacune des séances permet de recueillir rapidement les éléments des dossiers.

La séance d'entraînement comprend :

1° Un exercice d'entraînement psychologique de dix ou quinze minutes pratiqué sous forme de jeux.

2° Des exercices scolaires, presque toujours oraux, sous forme de jeux également.

Ce qui importe, en effet, c'est de pousser l'enfant à agir et de lui faire assimiler les notions rebelles à son entendement par la voie de moindre résistance.

Les résultats de la classe d'entraînement sont encourageants ; il reste encore beaucoup à faire pour qu'elle soit parfaite.

L'avenir nous dira si elle peut rendre au pays les services que nous en attendons.

E. Duvillard.

LES RÉUNIONS DE CLASSE

L'école a repris sa longue activité hivernale. Déjà l'on classe les souvenirs de la bonne saison, de celle où la nature triomphante prédispose les esprits à un optimisme qui résiste aux tristes suggestions de l'heure grave que tous nous vivons. L'émotion intense d'août 1914, à force de prolonger ses effets, a fini par se résoudre en froides résolutions et l'on discute âprement le problème du renchérissement de la vie. Il ne reste plus grand chose pour la vie intime, les rapports amicaux. Cependant, le rappel des jours où l'on pouvait se contenter de peu tout en ayant assez entretient encore quelque chaleur à notre foyer. Pour chacun d'entre nous, cela revient à dire que nous avons perdu notre jeunesse, cette époque lointaine vers laquelle il ne faut pas oublier de tourner de temps à autre ses regards, comme à l'occasion on humecte ses lèvres d'un nectar joyeux.

Nous ne savons exactement à quelle année remonte l'idée des réunions dites de classe, c'est à dire d'anciens camarades d'études. Sorti de l'Ecole normale en 1882, je ne me souviens pas d'avoir entendu parler avant cette époque, de telles entrevues qui, dès lors, sont devenues un peu la règle. On attend trois ans, cinq ans, pour se revoir en corps ; les circonstances de la vie peuvent nous remettre en présence, cela va sans dire, mais ce n'est pas la même chose. Rassemblés sur la terrasse de l'ancienne Ecole normale, à la Cité, ou dans telle ou telle localité pourvue d'une auberge et d'un jeu de quilles, on se recueille un instant, on se revoit tels que nous étions à notre seizième année et il nous semble avoir fait le rêve de notre avenir, une sorte de cauchemar, tandis que nous sommes toujours des gamins sans autre souci que celui de se préparer à subir une interrogation de quelque professeur respectable dont le profil passe très nettement devant les yeux. Il y a dans ce rapprochement voulu périodiquement une pensée consolante : à travers toutes les misères dont nous nous plaignons volontiers les uns et les autres sans exception, mais plutôt avec discrétion, la volonté de vivre s'affirme en une manifestation de solidarité charmante et capable de redonner des forces à celui qui se croyait vaincu moralement. Oh, il va bien sans dire que nous ne sommes pas des fanatiques du souvenir. L'homme n'est pas fait pour contempler le passé ; seulement à force de vivre au jour le jour, empoigné par les obligations professionnelles, peu satisfait du résultat de ses efforts, le voilà qui revient au point de départ. C'est là précisément qu'avec ceux qui ont partagé ses belles illusions ou même ses craintes de ne pas réussir, il est le mieux à même d'apprécier ce qu'il a fait depuis, pendant cinq, dix, vingt, trente ans et plus. Au fur et à mesure que le temps, inexorable, passe, nous nous sentons fiers de pouvoir répondre à l'appel, parce que en définitive nous voyons que le bilan de notre compte ne se réduit pas à zéro, bilan, je m'empresse d'ajouter, où nous ne mettons pas des chiffres, mais des actes. Nous nous présentons joyeux à un rendez-vous où il ne sera pas question d'affaires, mais de la véritable vie, celle qui part du cœur.

Le besoin de se réunir est général. Les Anciens moyens, les Anciens collégiens, les Anciens normaliens se constituent en associations. Ils ont leurs statuts, leurs cotisations, leurs fêtes, leurs orateurs. On est même allé beaucoup plus loin. Un beau jour, vous êtes invités à venir banqueter avec ceux qui, comme vous, ont eu l'honneur de naître en telle ou telle année. Peut-être ne

verrez-vous pas beaucoup de camarades à cette agape ; en revanche, vous y rencontrerez une foule d'inconnus avec lesquels il n'y aura aucun autre lien qu'une minute de gaieté ; ils retourneront à leur poste, et la prochaine fois vous ne pourrez guère parler avec eux que de la précédente assemblée. Les réunions de classe sont bien autrement fécondes, elles réveillent tant d'échos berceurs, assurent cette franche cordialité qui disparaît si vite dès qu'on entre dans la vie active, pleine de soucis, de calculs, de précautions. Les réunions de classe, ce sont en un mot des rencontres d'amis qui ne se voient pas assez souvent. Il se peut que dans le nombre il y en ait qui mettent en doute l'action tonique de ce revoir et qui pensent que l'amitié croît au bord du sentier avec les ronces, qu'il est préférable de s'en tenir aux chemins de rencontre. Mais pourquoi pas l'un et l'autre ? Les vieux camarades ne doivent pas oublier que, quelle que soit la route qu'ils ont dû suivre, un petit patrimoine leur est commun et seul à eux ; ils l'ont cultivé ensemble, chaque jour, pendant quelques années. Pourquoi le laisseraient-ils tomber en friche ? Croyez-m'en : mieux vaut y revenir quelquefois, ne fût-ce que pour y cueillir une fleur dont le parfum chassera de déplaisants microbes.

Le conseil est inutile, puisqu'il est suivi. Ces quelques mots simplement pour féliciter tous ceux qui se chargent de rappeler par quelques mots, toujours les bienvenus, que, malgré la cherté des temps, il y aura réunion de classe.

L. Mogeon.

INFORMATIONS

Le « Foyer des orphelins » de Bruxelles[1]. — Nous avons reçu la mission, de la part du Bureau de la S. P. R., d'attirer de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'œuvre du « Foyer des orphelins » de Bruxelles à laquelle des éducateurs et des patriotes belges de valeur universellement reconnue vouent actuellement leurs forces. Notre société ne peut pas dans les circonstances présentes, rouvrir une souscription parmi la jeunesse scolaire romande, elle n'y serait du reste pas autorisée. Mais il ne nous est pas défendu de signaler aux gens ne souffrant pas trop de la crise économique (ce n'est, hélas ! pas du corps enseignant que nous voulons parler, mais de nombreux parents d'élèves) une œuvre d'un tel intérêt, lorsqu'elle appelle à l'aide. Le comité du « Foyer » doit refuser chaque jour de malheureux orphelins, faute de ressources, et la demande qu'il adresse à la Suisse est presque un cri de détresse.

M. le professeur Ch. E. Gogler, à St-Imier, qui gère le Fonds suisse en faveur du « Foyer des orphelins » belges de la guerre, tient aussi à la disposition de tous ceux qui le désirent des cartes postales illustrées destinées à être vendues au profit de ce Fonds.

L'ART DE VIVRE AVEC LES ENFANTS

M. Sylvain Pitt est à la fois poète, éducateur et conférencier. La *Semaine littéraire* du 2 juin 1917, qui publiait l'une de ses œuvres si originales, introduisait l'auteur en ces mots auprès de ses lecteurs :

[1] Voir *Educateur* du 15 septembre.

« M. Pitt est un vrai poète. Toutes les chrestomathies de demain contiendront au moins un poème de lui, son déjà classique *Carillon de la Victoire de la Marne :*

Tous les noms de France sont beaux....

» Il a de la nature et de toutes choses des visions d'une fraîcheur enfantine : un gros arbre derrière lequel se cache un bambin, des coings qui au fond d'un verger achèvent de mûrir, le ravissent et il sait en dire sa joie avec une simplicité, une intégrité complètes. »

M. Sylvain Pitt a donné l'hiver dernier, à Lausanne et à Genève, des causeseries charmantes sur l'*Art de vivre avec les enfants*. Nous lui avons demandé de conter aux lecteurs de l'*Educateur* quelques-unes des histoires symboliques dans leur simplicité, dont il a régalé ses auditeurs ; il y a consenti avec une infinie bonne grâce, et nous publions aujourd'hui le premier de ces récits-causeries.

La voiture de poupée.

Ni au-dessus, en tyrans,
Ni au-dessous en valets,
Avec eux.

La voici ! cher Monsieur Briod [1]. La voici, l'histoire toute crue, l'histoire toute vraie et qui sera toute fraîche, toute chaude et toute vivante tout le long de ma vie, l'histoire de la voiture de poupée désirée par ma fille Sylvie quand elle avait cinq ans, un jour que nous étions allés nous promener ensemble dans le petit square du Bon Marché, à Paris. « On donne à qui demande » dit le plus charmant couplet d'une de nos plus belles vieilles chansons de France. Vous me l'avez demandée. La voici. Telle je l'ai vécue avec ma fille chérie. Telle je l'ai racontée, la revivant plus ardemment et plus joyeusement chaque fois, à Paris, à Francfort, à Dusseldorf et à Hagen aussi, aux temps où je croyais les Allemands complices de nos beaux efforts pacifiques, où je ne pouvais imaginer une préparation aussi savamment cruelle et sournoise aux barbares destructions, hélas ! accomplies maintenant — mais que nous nous appliquerons à réparer et à rendre impossibles désormais avec une science plus grande encore. Telle je l'ai racontée à Florence et en Hollande aussi, et partout où j'ai trouvé des papas, des mamans, des éducateurs avides de se perfectionner dans l'art de vivre avec les enfants. En Suisse donc aussi, dans votre patrie, si hospitalière à l'expansion de mes travaux pédagogiques et à la sonnerie gaie et claire de mes chansons, et tout récemment à Genève et à Lausanne — l'accueil fut si chaleureux dans ces deux villes que mon cœur bondit de joie et de reconnaissance chaque fois qu'une circonstance me rappelle leurs noms.

Quelle joie pour moi de la témoigner, cette reconnaissance, au moment même où je vais porter à mes chers villages dévastés : Solente, Lagny d'Oise et Cannectancourt, le premier fraternel secours obtenu à mon appel pour eux dans votre pays !

Je vous l'ai fait attendre un peu. Tant mieux ! Les choses qu'on a attendues,

[1] Chacun de nos lecteurs voudra bien ici substituer en pensée son nom à celui du rédacteur de l'*Educateur* ! (E. B.)

désirées, profitent davantage. Sylvie a attendu bien plus longtemps encore sa voiture de poupée ! J'avouerai aussi que je voulais me donner le plaisir d'une petite vengeance, oh ! une toute petite vengeance, de celles qui en préparent malignement une plus éclatante et plus bienfaisante. Et puis, disons tout, et c'est la raison la plus vraie : je n'aime pas écrire. J'aime mieux raconter et chanter, de ma voix toute vive, de toute ma douceur et de toute ma force, avec mes bras et mes mains allant à l'aventure le long de mon corps ou au-dessus de ma tête, avec mes yeux plantés dans les yeux de mes convives — oui ! de mes convives ! — car c'est un festin, c'est vraiment un festin, cette sorte de conférence ou de causerie (peu importe le nom officiel) à laquelle je convie mes auditeurs, où tous ensemble nous communions, ceux qui écoutent et celui qui parle, dans un âpre désir, dans une fervente volonté de devenir de meilleurs papas et de meilleures mamans, de plus savants compagnons, de plus ingénieux amis de nos enfants.

Des festins pleins de rire ! Car le rire ouvre toutes grandes les portes de la confiance, et la confiance entraîne aux grandes et nobles entreprises par de beaux échanges entre les hommes et les enfants. Quiconque veut être bon pour les enfants, qu'il soit gai ! S'il n'est pas gai de nature, qu'il le devienne par artifice ! Qu'il renoue ainsi sa parenté avec notre grand-père le soleil : le soleil est un bonheur brillant.

* * *

J'entrai donc avec Sylvie dans le petit jardin du Bon-Marché.

Dans le jardin, Sylvie voit un bébé qui joue avec une petite voiture...

— Papa, je voudrais une petite voiture.

— Peux pas. Pas de sous.

— Mais papa, je voudrais !

— Eh bien ! passons devant. Nous la regarderons.

Nous passons lentement devant la petite voiture...

— Mais papa, je voudrais une petite voiture. Je voudrais que le bébé me la donne.

— Il ne peut pas te la donner. Il ne l'aurait plus, lui.

— Mais, je la veux !

Que faire ?

Chaque fois que j'ai raconté cette histoire, arrivé à cet endroit-là, je m'arrêtais. Au moment le plus pathétique, au moment de la curiosité la plus tendue. Je ne disais rien. Je riais. Je regardais mes auditeurs les uns après les autres, et tous ensemble les enveloppant dans un même regard chargé de mon impérieuse et angoissante question.

Que faire ?

On ne me répondait pas, on riait aussi. Je voyais bien qu'on désirait ardemment ma réponse, à moi. Quelques-uns trouvaient que ce n'était pas de jeu, de les faire languir ainsi. Il y avait quelque impatience dans les yeux et dans les plis de la bouche. Mais tout de même on sympathisait, et, j'en suis certain, beaucoup, tous auraient voulu pouvoir apporter une réponse triomphante. Les grandes personnes, hélas ! ne sont plus des enfants, et n'ont plus cette aimable simplicité

qui fait dire tout de suite ce que l'on pense — ils ont été trop souvent rabroués pour l'avoir risqué quelquefois !

Que faire ?

Oui, que faire ? Je répétais obstinément ma question. Je la corsais. Je l'amplifiais.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? disais-je à mes auditeurs. Et j'ajoutais : Je vous en prie, si quelqu'un de vous, vivant avec moi cette heure-ci avec tout son cœur de papa, de maman, d'ami des enfants, a sur les lèvres une réponse, qu'il me la donne ! qu'il nous la donne à tous ! sans peur, sans timidité, mais naïvement, franchement et généreusement, comme font les enfants eux-mêmes. Nous avons tous mis nos plus beaux habits pour la circonstance, nous sommes tous des gens propres, instruits, civilisés — mais si nous voulons vraiment cueillir le fruit, ne craignons pas l'échange qui le pousse hors de l'arbre et le fait mûrir, franchissons nos écorces ! et abordons-nous.

Nous voici en présence d'un enfant désirant le jouet qui appartient à un autre enfant — c'est le désir pur, sans considération de rien, ni de personne. Je veux une voiture ! C'est beau comme toute chose où l'être vibre tout entier dans le mouvement que lui commande la nature et n'admet pas les obstacles.

J'ai aimé ce désir de ma fille. Je l'aime toujours. Il sonne à mon oreille comme une musique exquise. Il fut exprimé avec une force calme, sans colère, sans trépignement, sans grimace, sans grognerie, sans pleurnicherie, sans prière ni supplication. Je veux une voiture ! Il allait droit à son objet par les moyens les plus simples, pur et brillant comme un rayon de soleil qui touche la terre et lui commande de chauffer le germe, de le forcer à s'ouvrir, à grandir et à fleurir. Un papa, c'est quelque chose de grand et de fort. Un papa doit *pouvoir* donner à sa fille ce qu'elle lui demande. Elle, elle ne peut pas, elle n'est qu'une petite fille.

Que faire ?

Les réponses raisonnables, les premières venues à l'esprit, réponses vraies, sérieuses, solides, ont été données. Pas d'argent pour acheter la voiture. Si la petite fille donne sa voiture, elle ne l'aura plus. Ces réponses n'ont pas suffi. Il faut trouver autre chose. Il faut trouver quelque chose qui ne soit ni l'impatiente colère, ni une punition. La colère serait un étonnement pénible pour l'enfant. Une punition serait de l'arbitraire et un aveu d'impuissance. Et puis, punir un désir ! Il faut être le plus fort, pourtant ! Il faut trouver une réponse originale, plaisante, victorieuse...

Que faire ? Qu'auriez-vous fait, à ma place ?

L'ingéniosité humaine n'a pas de limites. Voyez le progrès merveilleux des sciences ! Désirant donner une réponse au moins aussi vigoureuse que le désir de votre enfant, ne voulant ni punir ni imposer tyranniquement silence, voulant surtout garder et *nourrir* la confiance que votre enfant a en vous, chacun de vous mettra en œuvre son intelligence, chacun de vous trouvera une réponse, une bonne réponse, différente !... mais la meilleure pour chacun.

Voici la mienne, — ah ! enfin ! — celle que je donnai. Je ne vous l'offre pas comme la réponse idéale, — non ! Aucune réponse n'est la dernière, aucun outil

n'est le suprême, — mais comme une bonne, une ingénieuse réponse, une réponse réussie — et la joie que j'en ai eue et que je continue d'en avoir est pour moi la preuve souveraine de sa qualité.

Je désirai, moi aussi, une chose impossible, plus impossible encore. J'allai à l'un des gros platanes du jardin. Je l'entourai de mes bras. Puis je me tournai vers Sylvie et je lui dis en riant et de ma voix la plus chargée de ma tendresse de père :

— Sylvie! Sylvie! mon bon petit enfant! Je voudrais cet arbre... il est si beau! Je voudrais l'emporter avec moi! Tu vois, l'arbre ne veut pas que je l'emporte. Il veut rester là.

Sylvie, intéressée, nous regardait tous les deux, l'arbre et moi. Elle rit. Elle fit comme moi. Elle alla à un autre platane et l'entoura de ses petits bras...

Mais son désir à elle, son violent désir d'une voiture de poupée n'était pas vaincu! Il battait la charge, une trop vigoureuse charge encore dans son petit cœur, et elle y revint! elle l'accentua, lui donna sa forme souveraine...

— Mais, papa! je veux maintenant une voiture!

— Mais, Sylvie! je veux maintenant un arbre! Impossible! Tu vois bien! l'arbre ne veut pas venir avec moi. Allons-nous-en! nous n'avons pas tout notre plaisir dans ce jardin...

Et je fis mine de quitter le jardin...

— Papa! restons encore dans le jardin, dis?

— Ah! ça, oui, je veux bien. Je l'aime bien aussi, moi, ce jardin. Mais tu ne me parleras plus de petite voiture...

— Non.

— Va! il y a bien d'autres choses dans le monde que des voitures et des arbres, que nous pouvons désirer et emporter avec nous.

C'est fini. C'est tout. Sylvie n'a pas pleuré. Sylvie joue avec les cailloux du jardin. Et moi, j'ai assisté à la belle courbe d'un ardent désir jusqu'à sa fin naturelle dans un acte de raison. J'ai inventé une courbe parallèle et accompagné mon enfant dans un désir impossible, moi aussi. Et tout a fini dans un bon rire.

C'est une petite histoire de rien du tout. C'est un rien. Et c'est tout. C'est la confiance gardée et augmentée. C'est dans mon trésor vivant, une source généreuse où je puise sans cesse.

Ce moyen que j'employai, qui me venait du fond de ces longues années d'expérience où je m'étais fait un devoir de chercher toujours la solution en dehors de la punition ou de la colère, vaut-il mieux que tous les autres moyens? Non. Ce serait mettre des limites prétentieuses à l'ingéniosité humaine. Ce moyen est-il bon? Assurément oui, puisqu'il laissa un désir d'enfant se manifester avec toute sa force, se greffa sur ce désir avec la puissance d'un désir aussi fort et aussi impossible, et l'empêcha de dégénérer en tristesse, en morne résignation. Peut-il servir dans des cas semblables? Je le crois. En tous cas, je suis certain que raconté à vous, tel nous l'avons vécu ma petite fille et moi, aussi présent et aussi vivant à mon esprit aujourd'hui qu'il fut présent et

vivant au moment même de son éclosion, il peut, ce moyen, vous suggérer des réponses aussi bonnes, meilleures — donner son fruit.

SYLVAIN PITT.

BIBLIOGRAPHIE

Léon Tolstoï. — Journal intime (1895-1899). Traduit par Matacha Rossowa et Marguerite Jean-Debrit, avec préface et commentaire de Paul Birnkoff, Jeheber, Genève, et Flammarion, Paris.

Je l'ai abordé prévenu. Car l'influence de Tolstoï sur les extrémistes russes, sur les léninistes vraiment sincères, est indéniable, et ces hommes m'ont fait désespérer un moment de la liberté européenne. Et pourtant, et quoique je ne puisse partager les convictions, les espoirs, les rêves de cet homme, je suis sorti de ma lecture plein d'un respect admiratif pour la noblesse de son âme, pour la beauté de son idéal, pour la pureté de ses idées morales.

Ce n'est pas ici le lieu pour un exposé complet des idées religieuses, morales, politiques, sociales de Tolstoï. Car il y faut plus qu'une courte notice, il y faudrait un volume. Et il n'est pas possible non plus d'en détacher un chapitre à l'exclusion du reste, puisque les idées du penseur russe sont cohérentes et d'ailleurs si loin de l'opinion commune qu'on peut les expliquer avec quelque chance de les faire entendre à la seule condition d'en montrer la genèse et les multiples rapports. On n'est disciple de Tolstoï en politique que si l'on partage sa foi, si l'on admet son interprétation de Dieu et de l'homme, si l'on pratique sa forte discipline morale qui transpose dans l'homme, pour son perfectionnement, cette lutte qu'il s'efforce de supprimer entre les hommes. On est tolstoïen complet; sinon on est dupeur, ou dupé. Plus que cela, on ne peut l'être, à mon sens, qu'à condition que beaucoup le soient sussi; et voilà la raison principale qui fait que je ne puis l'être, comme c'est la raison des débats douloureux qui agitent toute la fin de sa vie, et dont il devait mourir.

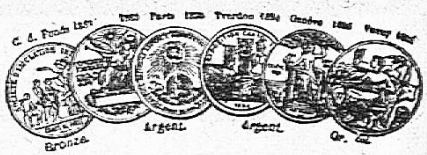
Les chapitres détachés des mémoires par les traducteurs français sont d'une grande importance; ils comprennent les années où les idées de Tolstoï se sont mûries et précisées, et où ont été élaborées les principales parmi les œuvres qui devaient les exposer et les défendre, Résurrection, Qu'est-ce que l'art, La doctrine chrétienne, etc. Les notes et commentaires de P. Birnkoff, un de ses familiers, ont le mérite d'éclairer encore plus complètement sa pensée, dont l'expression resterait quelquefois sibylline pour le lecteur peu renseigné. Qui veut connaître Tolstoï et se persuader de sa sincérité, parfois mise en doute, doit lire le Journal intime; et, sa lecture achevée, il se sentira, sinon convaincu, au moins amélioré moralement, élevé.

A. F.

L'*Argus de la presse* publie la *Nomenclature des Journaux et Revues en langue française*, qui ont continué à paraître, c'est-à-dire à tenir pendant la guerre 1914-1917... C'est un volume de plus de 250 pages d'une documentation sûre et étendue, qui a été envoyé à la presse alliée et neutre de l'ancien et surtout du nouveau continent.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

HORLOGERIE
- BIJOUTERIE -
ORFÈVRERIE



Récompenses obtenues aux Expositions pour fabrication de montres.

Bornand-Berthe

Lausanne
8, Rue Centrale, 8
Maison Martinoni

Montres garanties en tous genres, or, argent, métal, **Zénith, Longines, Oméga, Helvétia, Moeris.** Chronomètres avec bulletin d'observat.

Bijouterie or, argent, fantaisie (contrôle fédéral).

— BIJOUX FIX —

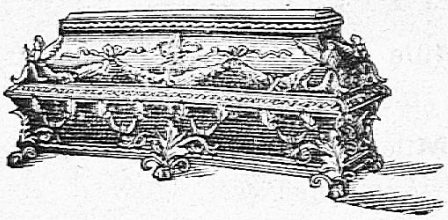
Orfèvrerie argenterie de table, contrôlée et métal blanc argenté 1er titre, marque Boulenger, Paris.

RÉGULATEURS — ALLIANCES

Réparations de montres et bijoux à prix modérés (sans escompte).
10 % de remise au corps enseignant. **Envoi à choix.**

Classes de raccordement
internat et externat

Pompes funèbres générales



Hessenmuller-Genton-Chevallaz
S. A.
LAUSANNE Palud, 7 Chaucrau, 3
Téléphones permanents

FABRIQUE DE CERCUEILS ET COURONNES

Concessionnaires de la Société vaudoise de Crémation et fournisseurs de la Société Pédagogique Vaudoise.

Vêtements sur mesure pour hommes

depuis Fr. **100.—**

Le choix de Draperies est au grand complet

COUPEUR ET ATELIER DANS LA MAISON

Vêtements confectionnés, dans toutes les façons	depuis	55.—
Pardessus caoutchouc	»	45.—
» gabardine	»	75.—
» d'hiver	»	45.—

CHEMISES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS

10 % au comptant au personnel enseignant

AU PHÉNIX

1, Rue du Pont, 1. **A. PIGUET.**

ÉPARGNE SCOLAIRE

La Caisse mutuelle pour l'Épargne, 62, rue du Stand, Genève, fournit gratuitement tous les renseignements pour organiser l'**Epargne scolaire.**

Institut J.-J. Rousseau

Taconnerie 5, GENÈVE

JEUX ÉDUCATIFS

d'après le Dr DEARLY et Mme MONCHAMP

pour les jeunes enfants et les élèves arriérés

publiés avec une notice explicative par **Mlle A. DESCŒUDRES.**

Développement des Sens. Calcul. Lecture.

Ire série : 15 jeux, 30 fr. — IIme série : 15 jeux plus difficiles fr. 20.

Pour pouvoir être utilisés pour le numéro de la semaine, les changements d'adresses doivent parvenir à la Gérance avant le MARDI A MIDI.

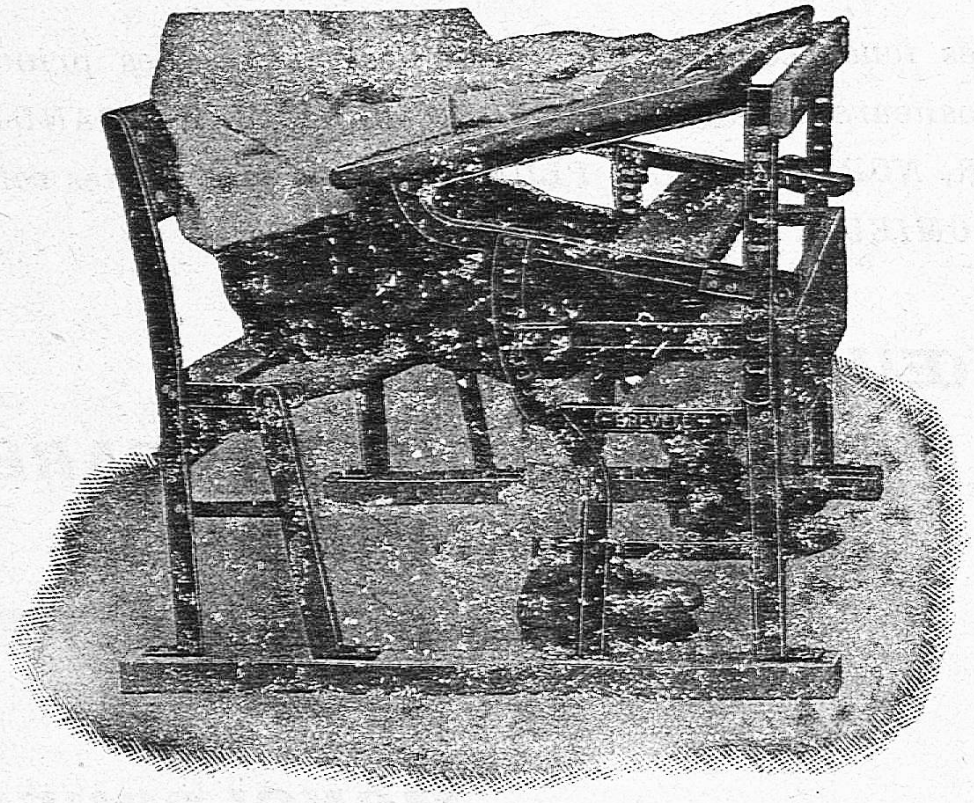
Mobilier scolaire hygiénique

BREVETÉ

Jules Rappa

Ancienne maison A. Mauchain

Genève



Médaille d'or, Paris 1889

Médaille d'or, Genève 1896

Médaille d'or, Paris 1900

EDITION FŒTISCH FRÈRES (S. A.)

Lausanne ~ Vevey ~ Neuchâtel

La maison FŒTISCH FRÈRES (S. A.) a l'avantage d'informer son honorable clientèle, ainsi que MM. les Directeurs des sociétés chorales, musicales, dramatiques, etc., qu'elle est désormais seule propriétaire des deux fonds d'édition très avantageusement connus, celui de l'UNION ARTISTIQUE et celui de la maison I. BOVARD, l'un et l'autre à Genève.

Ces fonds comprennent, outre les œuvres des principaux compositeurs romands : BISCHOFF, DENÉRÉAZ, GRANDJEAN, MAYR, NORTH, PILET, PLUMHOF, etc., etc., toutes celles de Ch. ROMIEUX, et une très riche collection de

CHŒURS

MORCEAUX POUR FANFARE

ET POUR HARMONIE

PIÈCES DE THÉATRE

SAYNÈTES

MONOLOGUES

etc., etc., etc.

dont le ***catalogue*** *détaillé, actuellement en préparation, sera prochainement distribué.*

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — J. Cordey, gérant.

DIEU HUMANITÉ PATRIE

IIme ANNÉE. — N° 40. LAUSANNE — 6 octobre 1917.

L'EDUCATEUR

(·EDUCATEUR·ET·ECOLE·REUNIS·)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Rédacteur en Chef :

ERNEST BRIOD

La Paisible, Cour, Lausanne.

Rédacteur de la partie pratique :

JULIEN MAGNIN

Instituteur, Avenue d'Echallens, 30.

Gérant : Abonnements et Annonces

JULES CORDEY

Instituteur, Avenue Riant-Mont, 19, Lausanne.

Editeur responsable.

Compte de chèques postaux N° II, 125.

COMITÉ DE RÉDACTION :

VAUD : L. Grobéty, instituteur, Vaulion.
JURA BERNOIS : H. Gobat, inspecteur scolaire, Délémont.
GENÈVE : W. Rosier, conseiller d'Etat.
NEUCHATEL : H.-L. Gédet, instituteur, Neuchâtel.

PRIX DE L'ABONNEMENT : Suisse, 5 fr. ; Etranger, 7 fr. 50
PRIX DES ANNONCES : 30 centimes la ligne.

Tout ouvrage dont l'*Educateur* recevra un ou deux exemplaires aura droit à un compte-rendu s'il est accompagné d'une annonce.

On peut s'abonner et remettre les annonces :

LIBRAIRIE PAYOT & Cie, LAUSANNE

Saison d'Automne

Tissus pour

Robes-Costumes-Manteaux

Le plus grand choix, prix avantageux

Confections pour Dames

Manteaux, formes nouvelles, fr. 42.-, 53.-, 61.- à 220.-
Costumes tailleurs . . fr. 82.-, 108.-, 135.- à 250.-

Robes de villes : Robes d'après-midi
Blouses : Robes de chambre : Jupes

Confections pour Enfants

pour Messieurs

Manteaux :: Complets de sports
Chemises : Sous-Vêtements

Bonnard Frères et Cie

Maison Suisse
fondée en 1839

Lausanne

P 33402 L

Vaud

INSTRUCTION PUBLIQUE ET CULTES

Enseignement primaire.

Allocations pour renchérissement de la vie, accordées au personnel enseignant primaire.

Les instituteurs mariés et les institutrices veuves et divorcées ayant des charges de famille sont avisés que les allocations pour renchérissement de la vie **pour l'année 1917** sont payables aux Recettes de district (pour Lausanne, Banque Cantonale Vaudoise; pour le Cercle de Ste-Croix, Agence de la Banque Cantonale Vaudoise), dès le **mardi 9 octobre 1917**.

Service de l'enseignement primaire.

Diplôme pour l'enseignement

dans les classes primaires supérieures.

Les examens en vue de **l'obtention du diplôme spécial pour l'enseignement dans les classes primaires supérieures**, prévus par la loi du 15 mai 1906 sur l'instruction publique primaire, auront lieu à l'Ecole normale les 25, 26 et 27 octobre prochain, à 8 heures du matin.

Les examens de cette année sont réservés aux instituteurs et aux institutrices ayant déjà subi une partie des épreuves.

Les candidats devront adresser leur demande au Département de l'instruction publique, service de l'enseignement primaire, avant le **8 octobre 1917**, à 6 heures du soir.

Société suisse d'Assurances générales sur la vie humaine

à ZURICH

Service principal.

Bien que la Société accorde sans surprime aux assurés la garantie des risques de guerre, ceux-ci ne sont pas tenus de faire des contributions supplémentaires.

Tous les bonis d'exercices font retour aux assurances avec participation.

Police universelle.

La Sociéte accorde pour les années 1917 et 1918 les mêmes dividendes que pour les 5 années précédentes.

Par suite du contrat passé avec la **Société pédagogique de la Suisse Romande**, ses membres jouissent d'avantages spéciaux sur les assurances en cas de décès qu'ils contractent auprès de la Société suisse d'Assurances générales sur la vie humaine.

S'adresser à **MM. J. Schæchtelin,** Agent général, Grand-Chêne 11, **Lausanne.**

Pour pouvoir être utilisés pour le numéro de la semaine, les changements d'adresses doivent parvenir à la Gérance avant le MARDI A MIDI.

Librairie PAYOT & Cie, Lausanne

Vient de paraître

L'Almanach Pestalozzi pour 1918

Agenda de poche à l'usage de la jeunesse scolaire.
Un volume in-16 de 288 pages, illustré en noir et en couleur.

Deux Editions:

Jeunes Filles, 1 fr. 70 **Jeunes Garçons, 1 fr. 70**

Préface des Editeurs.

Lorsque paraissait, l'année dernière, la VIIIme édition du présent almanach, nous espérions alors voir bientôt la fin de l'horrible fléau qui porte depuis si longtemps la désolation et la ruine sur notre continent. Cet espoir a été malheureusement déçu. Aujourd'hui encore des millions d'hommes poursuivent sans trêve leur lutte meurtrière et leur œuvre destructrice; le sang coule à flots; des centaines de villes et de villages, autrefois riches et prospères, ont cessé d'exister; les habitants en ont été tués ou sont dispersés aux quatre vents des cieux; les plus beaux monuments du génie humain ne sont pas même respectés et nombre d'entre eux ne sont plus que cendre et poussière. Les bras manquent partout dans l'agriculture et l'industrie; les produits les plus nécessaires à la vie, les vêtements, le combustible deviennent de plus en plus rares et plus chers; tout, en un mot, commence à faire défaut et sera bientôt introuvable.

Dans de si tristes conditions et lorsque la famine peut-être va frapper à la porte, le moment est-il bien choisi pour continuer la publication du présent almanach? Telle est la question que nous avons dû nous poser à nouveau cette année et que nous n'avons pas hésité néanmoins à résoudre affirmativement. Qu'il nous soit permis d'en exposer brièvement les raisons.

Placés, comme nous le sommes, au centre de la tourmente générale, nous devions nécessairement en subir plus ou moins les effets. Et pourtant, en dépit des crises économiques et des perturbations causées chez nous par la guerre, il y a lieu de reconnaître que nous avons joui jusqu'ici d'un bien précieux privilège. Nos villes et nos villages, en effet, sont intacts; nous n'avons pas à déplorer comme ailleurs la perte de milliers de jeunes et utiles existences fauchées par la mitraille; notre Suisse, un moment désunie il est vrai, s'est ressaisie; chacun a compris que le moment est venu de concentrer tous les efforts, de faire appel à toutes les intelligences, à toutes les bonnes volontés pour conjurer la crise en réalisant une fois de plus notre belle devise helvétique: « Un pour tous, tous pour un. » Or, c'est précisément pourquoi, dans cette période si grave de notre histoire, nous avons estimé que nous devions répondre aussi à l'appel général, apporter notre petite pierre à l'édifice commun, et nous avons eu le sentiment que nous faillirions à ce devoir en suspendant, ne fût-ce qu'à titre provisoire, la publication de l'*Almanach Pestalozzi*. Nous ne voulons pas oublier ici que travailler pour la jeunesse, c'est semer pour l'avenir.

Quels que soient donc les sacrifices que nous impose cette nouvelle édition, dont les frais d'impression, presque doubles de ceux du début, seront loin d'être compensés par la légère augmentation du prix de vente (10 centimes), nous avons aujourd'hui le plaisir d'offrir au public ce volume, auquel nous nous efforçons d'apporter chaque année toutes les améliorations de nature à inculquer à nos enfants une bonne et saine éducation nationale, à leur inspirer l'amour du travail et de l'étude, en même temps que de tout ce qui est vraiment beau, saint, juste et bon.

Puisse notre modeste travail faire toujours mieux comprendre à la nouvelle génération que les hommes ne sont point sur cette terre pour se nuire les uns aux autres et s'entr'égorger, mais au contraire, à l'exemple des hommes illustres que nous proposons comme modèles, pour s'aimer, s'entr'aider et travailler en commun au bien-être et au progrès de l'humanité!

Lausanne, août 1917.